



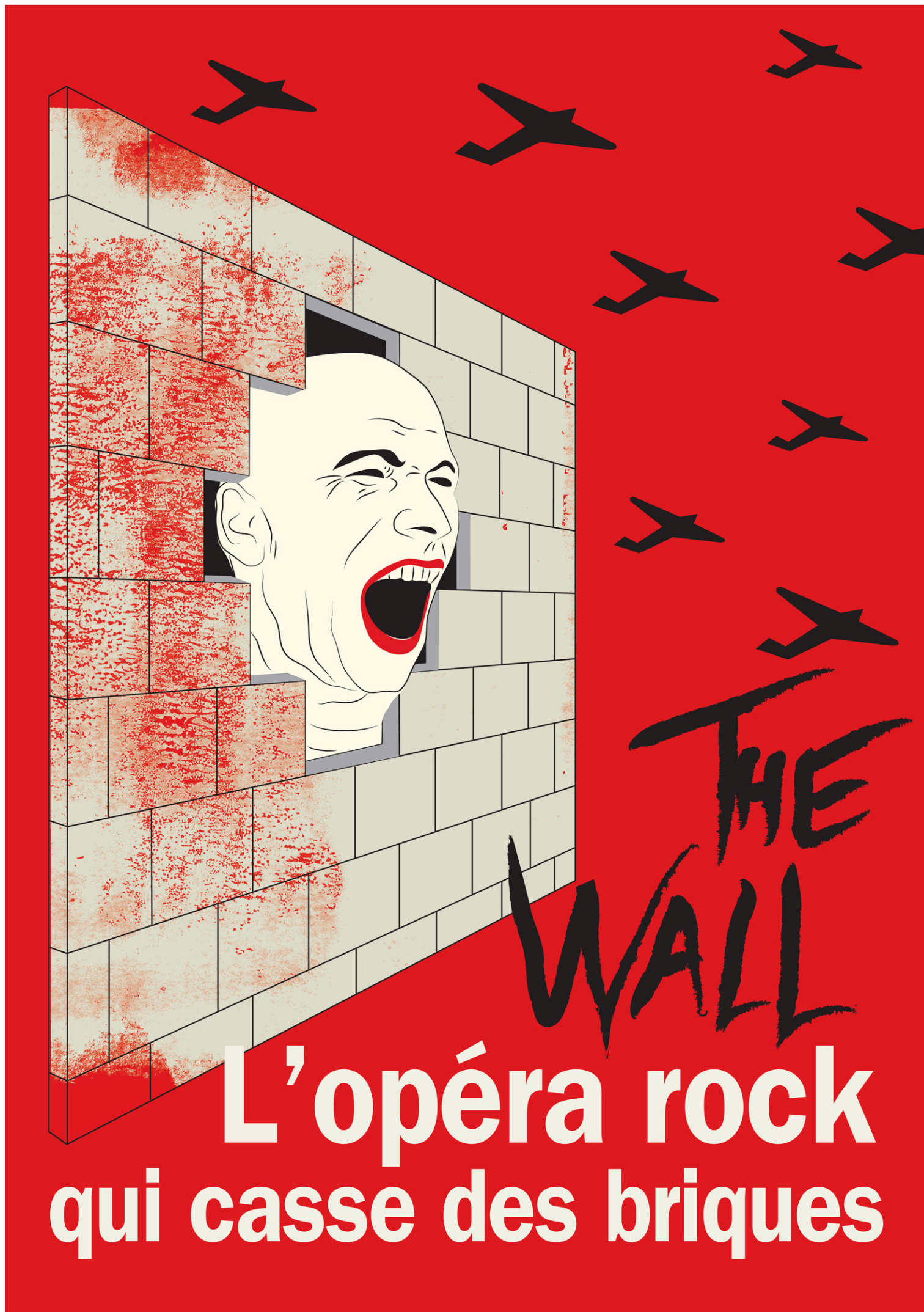
Olivier Kemeid interroge notre distance quant aux tragédies d'ailleurs *Page E 3*



Le grand mythe du Mahabharata, dansé par **Akram Khan** *Page E 5*

CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 MARS 2017



Ou comment un album de Pink Floyd est devenu un symbole planétaire et la mission à vie de Roger Waters

SYLVAIN CORMIER

On croyait qu'il fanfaronnait, le Donald. Un mur! Tout le long de la frontière avec le Mexique! Et quoi encore, des barbelés électrifiés, des patrouilles au pas de l'oie, des miradors? L'énormité de la promesse électorale faisait gondoler les humoristes. Mais là, on rit plutôt jaune orange. Donald Trump, devenu le 45^e président des Etats-Unis d'Amérique, persiste et signe (et signe, et signe...): il le veut mordicus, son mur, et le gouvernement mexicain paiera la facture, et puis na! Il existait déjà de grandes sections clôturées, voire murées, mais nous chipotons: c'est le symbole qui compte.

Demandez à Roger Waters: il connaît! Le mur comme métaphore de l'exclusion, de l'enfermement, de la tyrannie, de la

paranoïa grimpante, c'est son message depuis les années 1970. L'ancien bassiste du groupe britannique Pink Floyd n'a pas mis longtemps — dès février, moins d'un mois après l'investiture — à se porter volontaire pour rejouer, adossé à la frontière, l'intégrale du double album *The Wall*, avec son mur démontable en bagage. *The Wall*, après tout, c'est son concept, son bâti, son grand-œuvre, son symbole d'oppression par excellence. Il ne cesse de le reconstruire pour mieux le détruire. À Montréal, on va le donner en opéra. Trente-huit ans que *The Wall* s'érige et s'écroule, avec et sans Pink Floyd. Surtout sans: Waters s'en occupe. *The Wall*, c'est d'abord lui.

Cracher pour mieux créer

Tout a commencé, on le sait, à Montréal. Au Stade olym-

pique, le 6 juillet 1977, dernier spectacle de la tournée de l'album *Animals*. La fameuse, l'infamante fois du crachat. C'est Nicholas Schaffner, dans son livre *Saucerful of Secrets: The Pink Floyd Odyssey* (Delta, 1991), qui raconte le mieux la dégoulinante anecdote. «*Pendant la soirée, le regard de Roger se posa sur un fan dont le visage ne lui revenait pas. Trop bêtement extasié. Tout le concert, Waters le tança, lui lança des œillades, l'attirant à lui. Quand il fut à portée...*» Eh oui. Ptiouuuu! Ras-le-bol en concentré. Le groupe, et pas seulement Waters, en avait jusqu'au trognon de ces foules immenses qui attendaient le cochon gonflable comme le Messie et hurlaient leur vénération. En lieu et place du rappel prévu, le Floyd joua un blues triste...

J'étais là, au fin fond de la section 500: je ne me suis aperçu

de rien. Et je n'ai pas entendu grand-chose non plus: mon grand souvenir, c'est le son pourri. L'embrouillamini fut le crachat qui m'atteignit. Waters est revenu souvent sur ce qui s'est passé ce soir-là, à plus forte raison lors de la conférence de presse au bon vieux Stade en mars 2016, où il était de retour pour avaliser officiellement la création d'*Another Brick in the Wall — The Opera*. «*J'avais besoin d'exprimer que je ne me sentais plus comme un être humain. Oui, j'admets que j'ai été déplaisant, mais le public l'était aussi. Mon autre façon de répondre, ça a été d'écrire cette histoire où un mur immense me séparait des gens avec lesquels j'essayais de communiquer.*»

The Wall, le double album

Paru en 1979 et disséminé à quelque 23 millions d'exemplaires, *The Wall* narre les

VOIR PAGE E 5: WALL

Refaire de l'opéra un art populaire

CHRISTOPHE HUSS

Julien Bilodeau a «*tout abandonné*» pendant plus d'un an pour se consacrer au projet *Another Brick in the Wall*.

Quand, avec Dominic Champagne, il a rencontré Roger Waters pour la première fois en décembre 2014, ce dernier n'était pas intéressé plus que cela par l'idée de Pierre Dufour, ancien directeur général de l'Opéra de Montréal, de transposer *The Wall* dans l'univers lyrique.

D'ailleurs, Julien Bilodeau avait choisi d'emblée de «*ne pas s'engager dans un arrangement de l'album rock*», mais de créer une œuvre lyrique à part entière sur une histoire qui le captivait. La rencontre initiale s'est très bien passée. Au-delà de toute espérance, même: «*Nous avions l'image d'un Roger Waters hypercontrôlant, mais ce ne fut pas du tout le cas, nous dit Julien Bilodeau. Waters était vraiment prêt à lâcher le bébé.*»

Dominic Champagne et Julien Bilodeau ont saisi l'occasion d'emblée. «*Waters est très fier de ses mots et il a senti que ceux-ci étaient portés par une nouvelle incarnation, réalisée avec finesse et doigté. Il était chaque fois ému d'entendre ses mots dans un nouveau contexte et il a laissé aller l'aspect musical.*»

Avec Dominic Champagne, Julien Bilodeau a développé «*une approche contemporaine de l'œuvre, l'amenant à un réalisme fort et très troublant*». Le compositeur note que l'histoire personnelle de Roger Waters ramène le personnage principal fascinant à l'époque de la Seconde Guerre mondiale et de l'Allemagne nazie, mais que cette histoire «*touche au présent*». La transposition valut aux maîtres d'œuvre du projet de «*riches discussions avec un artiste très engagé*».

Une autre émotion

Lorsqu'il dépeint son travail, Julien Bilodeau pense «*être arrivé à ce que ceux qui connaissent l'album se retrouvent en de nombreux endroits, même si à première vue beaucoup de choses vont passer sous le radar*». Il s'adresse ainsi aux amateurs d'opéra: «*Ceux qui ne connaissent pas l'album, je ne les invite pas du tout à l'écouter avant, car nous proposons une forme lyrique autonome.*»

Julien Bilodeau a de grands espoirs, car il espère retrouver «*quelque chose de l'âge d'or de l'opéra, quand l'opéra était populaire sans être pop*». «*Si l'on réussissait à ouvrir à tous les portes de l'opéra — un art exigeant mais accessible —, ce serait fantastique. C'est mon espoir.*»

Pour le compositeur, *The Wall* s'est bien prêté à la transformation car «*il y a un profondur dans l'histoire: on parle d'un homme qui s'isole du monde parce qu'il a subi des blessures dès son jeune âge. Or nous portons en nous ces blessures, et elles conditionnent nos réactions devant les aléas de la vie*».

Bilodeau estime que, «*dans le contexte rock, cela s'incarne par la rythmique, la couleur instrumentale et quelque chose de beaucoup plus physique*», alors que «*l'art lyrique traverse un corps assis qui vit une émotion plus cérébrale*». «*Avec l'orchestre et la voix lyrique, on peut aller profondément dans l'expression des sentiments que cela génère: la solitude, les amours manquées, la peur de l'autre, la perte des êtres chers.*» «*La présence physique d'une voix qui chante nous amène à une réceptivité totalement différente*», assure le compositeur. Verdict ce soir!

Le Devoir



STÉPHANE ROY

La clinique, un des décors de l'opéra *Another Brick in the Wall*

CULTURE

La clé de sol de Prague

ODILE TREMBLAY à Prague

Le 29 octobre 1787, Mozart dirigea à Prague, en s'accompagnant au clavier, la première de son *Don Juan*. L'an dernier, au même magnifique opéra d'État jouxtant la place de la Vieille-Ville, fut reconstituée la séance inaugurale avec costumes d'époque et indications de mise en scène retrouvées. Faut dire que les Praguais sont fous de «leur» opéra, sans cesse ici repris depuis le grand soir, sous adaptations diverses, parfois sur marionnettes à fil, art national classé par l'UNESCO. «Mes Praguais me comprennent», ronronnait Mozart, heureux de recevoir dans la capitale tchèque un accueil enthousiaste moins guindé qu'à Vienne. Encore aujourd'hui, l'ADN des deux villes n'a pas changé tant que ça, au fait. Hier déteint partout sur aujourd'hui, en changeant de couleur au fil des saisons. La musique classique, à pleines églises (il n'en manque pas!) et institutions éblouissantes dédiées à sa muse, garde sa force d'attraction, mais la note se joue sur tous les tons. C'est cool, Prague. Des musiciens de jazz ou de hip-hop apportent un rythme aux rues obscures du soir, des deux côtés de la Moldau, à moins que la pluie ne s'en mêle. Cette ville de Bohême est une perle baroque aux splendeurs préservées, et les nouveaux architectes rivalisent d'imagination pour insérer des bâtiments insolites au cachet postmoderne à la symphonie urbaine. J'étais venue ici au cours des années 90, et le contraste entre les deux ères jette à terre. Les Praguais semblaient désorientés après la chute du communisme; un

piéd dans un régime révolu, l'autre dans une modernité encore tremblante. Les visages fermés des passants du temps suintaient la tristesse. Un fils du pays m'explique aujourd'hui que sous le communisme, nul ne pouvait se permettre d'exposer ses émotions sans risquer sa vie. L'air bête posé comme un masque de camouflage survécut un temps aux mutations politiques. On ne fait pas un Italien d'un Tchéque réservé, mais les gens d'ici ont appris depuis lors à sourire. Les cauchemars d'autrefois semblent émerger des rêves de Kafka.

Un temps suspendu Lors de mon premier séjour, l'écrivain Václav Havel était au pouvoir. L'avenir riant paraissait à portée de main, mais allez secouer des décennies de peur et de repli identitaire... En ces temps suspendus, Prague conservait son opacité mystique de belle au bois dormant, sans l'alignement d'ignobles gargotes au milieu de ses pavés qui la dépare désormais. Le charme y perd, la communication y gagne. Si l'anglais, *lingua franca*, facilite le contact, le bonjour en tchèque — *dobry den* — casse toujours la glace. A l'époque, le grand écrivain Ivan Klima ne me cachait pas ses désillusions quant aux voies d'entrée dans l'eldorado capitaliste. Romanciers et poètes avaient publié sous le manteau des œuvres dissidentes, que les lecteurs avertis s'arrachaient. Mais après la levée du rideau de fer, les livres de ces héros de l'ombre n'intéressaient plus personne. «Seule la porno fait désormais recette ici», soupirait-il, désenchanté. Prague vivait alors — force fut de le constater au nombre d'exhibitionnistes croisés dans les parcs, les rues et même les gares — sa libération du joug rouge par une intense frénésie sexuelle. Cette semaine, des joyeux drilles de l'époque, les



Vue sur la Vieille Ville de Prague, perle baroque aux splendeurs préservées

MICHAL CIZEK AGENCE FRANCE-PRESSE

yeux brillants, m'ont révélé l'ampleur du phénomène, qui semble avoir aidé en catharsis bien des Tchèques à se remettre en selle. L'industrie du cinéma porno, très forte ici, s'est développée sur ce terrain. Révolu, le temps où l'État rouge défrayait de ses coffres les revenus des artistes pour des productions nationales très encadrées mais nombreuses, parfois fécondes. En amont, les grands films tchèques des années 60, ceux de Jiri Menzel et de Milos Forman (*Trains étroitement surveillés*, *Les amours d'une blonde* et autres merveilles de cette Nouvelle Vague), avaient été balayés par le pouvoir communiste, qui censura les œuvres et poussa leurs auteurs à l'exil. Le cinéma d'animation, jadis

gloire du pays avec des maîtres comme Bretislav Pojar et Jiri Trnka, eux-mêmes greffés à la tradition ancienne de marionnettes et des automates — comme le célèbre spectacle multimédia *Laterna Magika* d'Alfred Radok (clou de l'expo 67 de Montréal) —, peine à trouver son financement et son public. «Les enfants préfèrent Disney», me dit-on. Le théâtre, art moins onéreux, demeure vivant et radieux.

Fuite en avant

Dans leur quotidien d'Européens branchés qui voyagent et surfent sur la vague de mondialisation, les jeunes ignorent les gouffres qu'ont connus leurs aînés. Ils se soucient, — plusieurs me l'avouent avec candeur — du passé communiste comme de leur première

culotte. Une chape d'amnésie recouvre les années sombres dont leurs parents témoignaient à la maison en dialogues de sourds. «Ils étaient pauvres», résume leur progéniture, en regardant ailleurs. Un traumatisme de société grouille en dessous, qui finira par crever. En attendant, c'est la fuite en avant. Le niveau de vie des Tchèques a encore du rattrapage à faire. Les mirages de la consommation à outrance brouillent la vue collective. Ivan Klima, toujours actif, n'est lu que par une poignée d'intellectuels plus âgés, à l'instar d'autres écrivains tchèques, Milan Kundera inclus, venus proposer un regard oblique sur des temps révolus. Certains aînés nostalgiques de l'époque communiste (le PC recueille encore 12% des

voix) avouent ne rien comprendre aux valeurs des insectes à antennes qu'ils ont enfantés. Bien des jeunes travaillent dans le tourisme ou l'industrie audiovisuelle. Prague offre des sites et des bâtiments d'une richesse infinie comme lieux de contemplation ou cadres de tournage aux productions étrangères: films, clips de luxe et nombreuses séries télé. La ville et ses mystères s'y voient transformés à l'écran en Munich, en Paris, en Saint-Petersbourg, rarement servis maison. Un jour viendra où la culture pragoise, qui cherche encore son âme ailleurs, brillera de nouveau dans l'éclat de sa fierté. Le fantôme de Mozart y croit, lui.

otremblay@ledevoir.com

Une présentation

POWER CORPORATION DU CANADA

En collaboration avec

LA PRESSE+

65 ANS SAISON 16/17

AVEC

BENOÎT MCGINNIS

MACHA LIMONCHIK

ÉRIC BRUNEAU

BENOÎT DROUIN-GERMAIN

ÉTIENNE PILON

CHANTAL BARIL

LOUISE CARDINAL

NORMAND CARRIÈRE

JEAN-PIERRE CHARTRAND

SÉBASTIEN DODGE

MILÈNE LECLERC

JEAN-PHILIPPE LEHOUX

DENIS ROY

REBECCA VACHON

TNM.QC.CA

DÈS MARDI!

CALIGULA

D'ALBERT CAMUS

DÉJÀ DES SUPPLÉMENTAIRES!

DIM 9 AVRIL À 14 H + MAR 11 AVRIL À 19 H 30

MISE EN SCÈNE ET DRAMATURGIE RENÉ RICHARD CYR

ICI artv

LES BELLES SOIRÉES

LES APRÈS-MIDI AUSSI

LES BEAUX ENTRETIENS!

UNE GRANDE ENTREVUE AVEC RENÉ RICHARD CYR ANIMÉE PAR LORRAINE PINTAL

LUNDI 20 MARS DE 14 H À 16 H SUR LA SCÈNE DU TNM

INFOS ET RÉSERVATIONS BELLESSOIREES.UMONTREAL.CA

QUARTIER DES SPECTACLES MONTREAL

ESPACE GO

BIENTÔT COMPLET! Supplémentaires les dimanches 2 et 9 avril à 16 h

AVANT-GARDE

du 21 mars au 15 avril 2017

texte Marieluise Fleisser

mise en scène Denis Marleau

avec Dominique Quesnel

Jérôme Minière

une coproduction ESPACE GO + UBU

THÉÂTRE ESPACE GO

BILLETTERIE: 514 845-4890 | ESPACEGO.COM

PARTENAIRE DE SAISON

transat

CALQ

Conseil des arts et des lettres du Québec

Conseil des Arts du Canada

CONSEIL DES ARTS DE MONTREAL

Bell

Hydro Québec

CULTURE > THÉÂTRE

À l'abri devant la fenêtre du monde

La nouvelle pièce d'Olivier Kemeid interroge notre distance quant aux tragédies à l'étranger

MARIE LABRECQUE

Dans un récent article sur l'installation d'Emanuel Li-cha au Musée d'art contemporain, le collègue aux arts visuels Nicolas Mavrikakis rappelait combien d'images de conflits ont été filmées à travers des fenêtres d'hôtels. Par coïncidence, c'est dans un de ces lieux étranges, havres de repos transformés en camps pour les reporters de guerre et en infirmerie de fortune, voire en morgue, qu'Olivier Kemeid situe sa nouvelle création. Sa première au Quat'Sous depuis qu'il en a pris les rênes. « *On se met toute une pression quand on crée dans son propre théâtre, parce qu'on veut être à la hauteur des exigences qu'on a apposées aux autres projets* », note l'auteur et metteur en scène.

Dans *Les manchots*, cet hôtel métaphorique est campé dans une ville sans nom, qui pourrait être Kiev, Le Caire ou Sarajevo. Un journaliste en quête d'une bonne histoire, un tireur embusqué en mal de vengeance et un père de retour d'exil à la recherche de son fils y sont tous planqués dans une chambre différente. Une chambre avec vue sur un soulèvement réprimé dans le sang.

Au départ, la pièce est née notamment des angoisses du comédien Sasha Samar pendant la révolution ukrainienne de 2014. L'interprète et inspirateur du marquant *Moi, dans les ruines rouges du siècle*, signé par Kemeid, craignait de voir son fils adolescent partir rejoindre les manifestants de la place Maïdan. Pourtant né à Montréal, Vlase a embrassé, un temps, son identité ukrainienne. Ce déchirement secoue souvent les êtres issus de la deuxième génération de l'immigration. On ne coupe pas si facilement les liens avec nos racines. « *Il y a une transplantation, donc un arrachement. Et ça nous met en face de nos choix. Soit on décide de faire abstraction de nos origines afin qu'elles ne teintent pas nos enfants, mais ça risque de nous revenir dans le visage. Soit on maintient un contact perpétuel par la langue, les coutumes et le récit, mais vient avec ça une chape de nostalgie, possiblement de regrets. Il y a là une tension fascinante, mais difficile.* »

L'impuissance

Les manchots n'est toutefois pas une pièce sur l'exil, insiste l'auteur de *Furieux et désespérés*, même si ce thème traverse

« *C'est toujours comme ça : j'ai des pistes de départ et finalement, je me rends compte qu'un autre thème surgit malgré moi* »

Olivier Kemeid

son œuvre. Tous ses personnages vivent « *une forme de deuil ou d'absence* ». Mais ce pourrait ne pas être non plus le texte portant sur l'absence qu'il croyait d'abord écrire. « *C'est toujours comme ça : j'ai des pistes de départ et finalement, je me rends compte qu'un autre thème surgit malgré moi. C'est peut-être une pièce sur notre impuissance et sur une certaine incommunicabilité entre les êtres. J'y travaille beaucoup sur la solitude. Cette immense solitude qu'on peut subir lorsqu'on est seul dans une chambre d'hôtel d'un pays qui n'est plus le nôtre, qui ne l'a peut-être jamais été.* »

Avec cette fable parfois satirique, où il s'éloigne de l'actualité et du réalisme pour « *jouer avec des archétypes* », Olivier Kemeid met en cause notre condition de spectateur impuissant, bien à l'abri derrière nos fenêtres doubles, face à la réalité « *insaisissable* » de la guerre. *Les manchots*, c'est nous. « *En même temps, au moins regardons-nous ces images. Ce serait peut-être pire de ne même pas les regarder.* »

Le Québec « *s'est souvent considéré comme étant en banlieue de l'Histoire* », déplore-t-il. (Lui dont le père né en Égypte a vécu, enfant, une révolution, et reste plutôt marqué par la certitude qu'un pays peut basculer du jour au lendemain). Cette vision aberrante voulant qu'on soit ici hors de la marche du monde est de moins en moins possible, malgré la tentation de se protéger. Le créateur sent à la fois « *une volonté de se refermer chez certains* » et la reconnaissance, par plusieurs, que l'Histoire nous rattrape. « *Je joue de cette tension dans ma pièce. J'ai des*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le Québec « s'est souvent considéré comme étant en banlieue de l'Histoire », déplore le dramaturge.

personnages qui voudraient être à l'abri. Mais ils ne peuvent plus, à cause de l'arrivée d'une femme, qui représente l'Histoire en marche. » Soit une infirmière (Larissa Corriveau), blessée en tentant de secourir les manifestants. La première réaction des autres (joués par Paul Ahmarani, Kevin McCoy et Sasha Samar) consiste à vouloir se décharger de leurs responsabilités.

Les femmes plus courageuses?

Sans condamner (il essaie « *de sortir d'une vision romantique* » de l'héroïsme), pour l'auteur, ce n'est pas innocent si ceux qui démontrent cette lâcheté sont des hommes. À l'inverse, il tenait à ce que la figure du courage soit une jeune femme. Inspirée par une vraie infirmière ukrainienne, blessée en direct sur Twitter et « *devenue le visage de la révolution* », son héroïne est aussi issue d'un constat posé par celui qui a enseigné à l'UQAM : « *la politisation très forte des jeunes femmes* ».

Pourquoi les femmes se-

raient-elles plus courageuses? Kemeid crédite « *une sensibilité plus marquée à des formes d'oppression, une volonté aussi de changer l'ordre, qui est souvent masculin* ». Il en profite pour déplorer qu'on n'ait pas suffisamment parlé des raisons du départ de Françoise David, « *au-delà d'une fatigue réelle* ». L'auteur juge qu'on n'a pas pris assez acte de ses commentaires sur le « *système machiste de l'Assemblée parlementaire. Et c'est par elle que j'ai appris que la palme du meilleur débatteur a été donnée à Gaétan Barrette. Ça dit tout: le bullying, le mépris, la condescendance — et j'ai évidemment Trump en tête —, c'est ça qui est considéré être un bon politicien...* »

Collaboratrice
Le Devoir

LES MANCHOTS

Texte et mise en scène d'Olivier Kemeid
Une production des Trois Tristes Tigres
Au Théâtre de Quat'Sous, du 14 mars au 1^{er} avril



TROIS TRISTES TIGRES

Paul Ahmarani en répétition pour *Les manchots*

2

J'habite ici — J'habite ici — J'habite ici —

Direction artistique
Sébastien Harrison

La cantate intérieure

Texte Sébastien Harrison Mise en scène Alice Ronfard
Avec Dorothee Berryman, Marie Bernier et Roger La Rue

Du 14 au 18 mars 2017

Théâtre Aux Écuries (Montréal)

Du 28 mars au 1^{er} avril 2017

Théâtre La Bordée (Québec)

les2mondes

Un spectacle des Deux Mondes coproduit avec la Salle Jean-Marc Dion de Sept-Îles

Théâtre Aux Écuries _ 7285, rue Chabot, Montréal
Billetterie 514-328-7437 _ www.auxecuries.comThéâtre La Bordée _ 315, rue Saint-Joseph Est, Québec
Billetterie 418-694-9721 poste 1 _ www.bordee.qc.ca

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

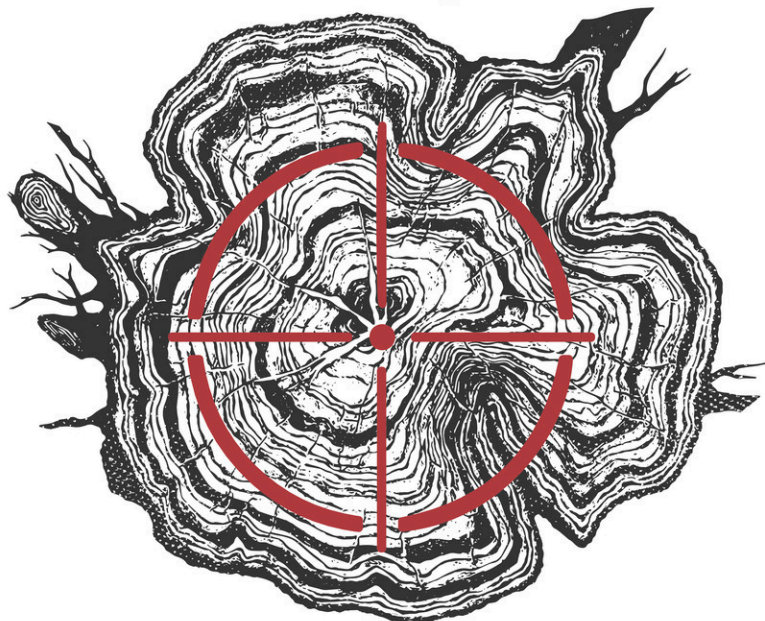
Montréal

Productions
HOTEL-MOTEL
rscac mad

Hôtel-Motel présente
En collaboration avec le Théâtre Cercle Molière
En codiffusion avec le Centre du théâtre d'Aujourd'hui

DEHORS

De Gilles Poulin-Denis
Mise en scène de Philippe Ducros



Avec:
Robin-Joël Cool
Jean Marc Dalpé
Marie-Eve Fontaine
Patrick Hivon
Isabelle Roy
Richard Thériault
et Boris Letarte
ou Miko Mathieu

Assistance à la mise en scène et régie:
Charlotte Ménard.
Dramaturgie: Maureen Labonté.
Scénographie: Geneviève Lizotte.
Costumes: Maude Audet.
Éclairages: Thomas Godefroid.
Musique originale: Ludovic Bonnier.
Vidéo: Lionel Arnould.
Direction de production: Clémence Doray.
Direction technique: Tibeau Mathews.

Du 7 au 25 mars 2017
Centre du Théâtre d'Aujourd'hui
3900 rue St-Denis Mtl H2W2M2
514 282-3900
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

Une production HOTEL-MOTEL

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

ENTREVUE

Caligula et les racines du mal

René Richard Cyr aborde la cruauté du personnage et son existentialisme

CHLOÉ GAGNÉ DION

René Richard Cyr ne craint pas de s'approcher des monstres. À la suite de sa mise en scène d'*Après*, qui plaçait face à face la détresse d'un homme infanticide et celle d'une infirmière attirée à ses soins, il choisit de s'approcher à nouveau de l'humanité qui compose ces êtres aussi cruels qu'insaisissables. Avec *Caligula*, Cyr apprivoise le monstrueux empereur de Rome tel qu'Albert Camus l'a dépeint, c'est-à-dire avec une déroutante sensibilité. «*Ce personnage-là, aussi horrifant puisse-t-il être, avance Cyr, c'est comme si on avait accès à ses mobiles. On comprend la noblesse de sa quête, même si cette quête est une horreur.*»

Écrite en 1938, puis retouchée durant la Seconde Guerre mondiale pour être finalement publiée en 1958, la pièce de Camus raconte sa version de la fin du règne de Caligula. Après un bref exil, à la suite de la mort soudaine de sa sœur bien-aimée — qui était aussi sa maîtresse —, le jeune empereur choisit de gouverner en tyran. Il fait subir à son entourage ses accès de violence imprévisibles, en apparence illogiques, ce qui le mènera finalement à sa propre perte.

Avec une grande importance accordée au lyrisme de Camus, à ses «*élévations de l'esprit absolument extraordinaires qu'on retrouve peu dans l'écriture théâtrale*», c'est d'abord et avant tout l'évolution de Caligula et des personnages qui gravitent autour de lui qui intéresse le metteur en scène. «*Il y a là un thriller philosophique.*» Cyr avance qu'il serait «*trop fa-*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

René Richard Cyr, Éric Bruneau, Benoît McGinnis, Macha Limonchik et Benoît Drouin-Germain

cile de faire de Caligula un fou, de tout expliquer par la folie». Mieux vaut, «*sans nécessairement l'excuser, tout au moins chercher à comprendre la racine de son mal, si mal il y a*». Le metteur en scène ajoute : «*Bien sûr, je ne fais pas miens la quête et les moyens d'y arriver de Caligula. Mais j'ose essayer de comprendre.*»

Actuel ou éternel?

Afin de rendre la pièce pertinente pour les esprits contem-

porains, Cyr cherche d'abord à mettre en avant le texte et les questions qu'il soulève, plutôt que de tracer des liens trop évidents avec certains dirigeants actuels, ou avec des contemporains de Camus. Fidèle au désir de l'auteur, la production évite de situer l'action dans un décor antique et d'habiller les comédiens d'acoutrements romains. Mais Cyr se garde bien de «*trop enrober ou masquer la profondeur*» de Caligula. «*On est dans une époque très importante, où la notion de relecture dans le travail de mise en scène, souvent, avec justesse ou non, met un chapeau sur l'œuvre. Moi, je veux davantage être un plancher pour l'œuvre.*» Il renchérit : «*Ça ne sert à rien de dire que c'est un texte actuel. Ce n'est pas un texte actuel. C'est éternel.*»

Le metteur en scène, qui signe aussi la dramaturgie, a tout de même choisi de retravailler la partition afin de donner plus de place aux femmes et de «*couper des éléments qui avaient un peu vieilli*» par rapport aux aspects comiques et

provocateurs de la pièce. Aussi, dans le but de «*ramener le texte à sa plus simple expression*», un travail à même sa génétique s'est imposé. «*J'ai fouillé dans toutes les versions parce qu'il y a des éléments qu'il avait laissés tomber, et d'autres qu'il avait ramenés.*»

Benoît McGinnis, l'acteur avec lequel Cyr affirme avoir le plus travaillé, interprète le rôle-titre. C'est lui qui a proposé *Caligula* au metteur en scène, dont le «*cheval de bataille a toujours plus été la création que la relecture*». Même si Cyr a déjà fréquenté Camus, présentant *Le malentendu* au TNM en 1993, mettre en scène le récit de l'empereur antique ne faisait pas partie de ses plans. S'il y a des œuvres qu'il garde près de lui depuis longtemps, «*Caligula n'en faisait pas partie. C'est une pièce que je connaissais, que j'appréciais, mais je n'avais jamais rêvé ou désiré la monter*». À la relecture du texte, il dit avoir tout à coup trouvé un réseau de sens qu'il a eu envie de partager.

En s'appuyant sur le récit

«*Ne plaide pas, la cause est entendue. Ce monde est sans importance et qui le reconnaît conquiert sa liberté. Et justement, je vous hais parce que vous n'êtes pas libres. Dans tout l'Empire romain, me voici seul libre. Réjouissez-vous, il vous est enfin venu un empereur pour vous enseigner la liberté.*»

Extrait de *Caligula*, de Camus

de Camus, Cyr souhaite que la pièce, qu'il qualifie de «*politiquement et socialement engagée*», aborde notre tendance à nous adapter. «*On dit que l'adaptation est l'une des plus grandes qualités humaines, mais il y a des choses auxquelles il ne faut pas s'adapter. Il faut refuser.*» Le metteur en scène évoque les

paroles du personnage de Cherea qui, rageur, avance qu'il faut au moins reconnaître que la cruauté de Caligula fait réfléchir. Il ajoute qu'en présentant ce monstre en quête d'absolu, «*Camus nous force à penser, aussi.*»

Collaboratrice
Le Devoir

THÉÂTRE
16 DENISE-PELLETIER 17
DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT

L'AVARE

15 MARS AU 8 AVRIL 2017

Partenaire de saison
Hydro Québec

DE MOLIÈRE
MISE EN SCÈNE CLAUDE POISSANT

Avec Simon Beaulé-Bulman, Jean-François Casabonne, Samuel Côté, Sylvie Drapeau, Laetitia Isambert, Jean-Philippe Perras, Bruno Piccolo, François Ruel-Côté, Gabriel Szabo, Cynthia Wu-Maheux.

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

BILLETTERIE 514 253-8974 admission

CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Québec, 2017
Patrimoine canadien Canadian Heritage
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

PARTENAIRE DE PRODUCTION
QUÉBECOR

DON JUAN REVIENT DE LA GUERRE

D'ÖDÖN VON HORVÁTH

28 FÉV - 25 MARS 2017

Une production magistrale menée de main de maître [...] Chapeau aux actrices. - La Presse
Une distribution impeccable. - Huffington Post
Toute la pièce est une grande fresque [...] La richesse de ses images est surprenante, impressionnante. - Auvu.ca

PROSPERO PARTENAIRE DE SAISON
QUÉBECOR

514 526-6582 theatreprospero.com

LA VIEILLE

CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Québec, 2017
Patrimoine canadien Canadian Heritage
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

16 THÉÂTRE DENISE-PELLETIER 17
DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT

LE LAC AUX DEUX FALAISES

21 AU 25 MARS 2017 - SALLE FRED-BARRY

TEXTE GABRIEL ROBICHAUD
MISE EN SCÈNE LOUIS-DOMINIQUE LAVIGNE

Éric Butler, Jeanne Gionet-Lavigne et Marc-André Robichaud.

UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE L'ESCAOUETTE
ET DU THÉÂTRE DE QUARTIER

BILLETTERIE 514 253-8974 admission

Partenaire de saison
Hydro Québec

CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec Québec, 2017
Patrimoine canadien Canadian Heritage
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

CULTURE

DANSE

Akram Khan et les figures de l'ombre du Mahabharata

MÉLANIE CARPENTIER

«*Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse continueront de glorifier le chasseur*», écrit Karthika Nair en exergue de *Until the Lions: Echoes of the Mahabharata* (Harper Collins India). Dans cet ouvrage, la poète indienne propose une relecture de la grande épopée en se centrant sur ses personnages féminins, «lionnes» laissées-pour-compte, dont les conteurs chantent rarement les louanges. Dans sa dernière création, Akram Khan s'inspire directement de cette relecture féministe du *Mahabharata*, récit mythique ayant bercé son enfance.

Né à Londres de parents bangladais, très jeune, le danseur a été exposé à ce texte millénaire dont l'action remonte à une ère préchrétienne où cohabiteraient les hommes et les divinités de l'hindouisme. A l'âge de 13 ans, Akram Khan prendra d'ailleurs part à la célèbre mise en scène de Peter Brook. Depuis, les motifs et la philosophie du *Mahabharata* ont continuellement habité les créations du chorégraphe (*Ronin*, *Vertical Road*, *DESH*) aujourd'hui internationalement consacré.

« *L'Histoire est souvent écrite par les vainqueurs, rarement par les vaincus* », affirme le

chorégraphe à l'autre bout du fil. Les vaincus du *Mahabharata*, ce sont ces femmes restées dans l'ombre des héros masculins glorifiés à travers les temps. Père d'une petite fille, le danseur de 41 ans a été interpellé par les rôles assignés aux femmes dans ce récit fondateur de la culture indienne : « *Ma mère a toujours été une fervente féministe et j'ai grandi proche de ses valeurs. Mais c'est surtout après la naissance de ma fille que j'ai ressenti le besoin d'entrevoir ce monde selon une perspective féminine.* » Un point de vue qui lui paraît essentiel, surtout à l'heure où il désire transmettre les légendes du *Mahabharata* à sa fille.

Until the Lions est donc né du besoin de réhabiliter l'histoire d'Amba, jeune princesse enlevée le jour de ses noces et offerte en mariage à un autre homme. Celle dont le destin a été volé défiera la condition assignée à son sexe pour mieux se venger de son ravisseur, Bheeshma (incarné par le chorégraphe sur scène). L'artiste resserre l'histoire autour de cette héroïne dépeinte de manière négative dans les narrations traditionnelles: «*J'ai toujours été fascinée par Amba. C'est un personnage traité très injustement et souvent montré sous un jour négatif parce qu'elle se confronte au mâle alpha et remet en question son pouvoir. Pourtant, si on y re-*

garde de plus près, elle ne fait que se battre pour ses droits et pour que justice lui soit rendue», explique le chorégraphe.

Brouillage des frontières

Dans cette relecture moderne de la légende d'Amba, il partage la scène avec deux interprètes, Ching-Ying Chien et Christine Joy Ritter, ainsi qu'un groupe de musicien. A travers le kathak, danse traditionnelle de l'Inde — présente depuis toujours dans son bagage chorégraphique et son esthétique —, il souhaite explorer la notion et l'expression physique des genres, et mieux brouiller les frontières entre le féminin et le masculin.

A-t-il l'impression d'avoir touché à un tabou culturel en plaçant cette femme au centre de la narration et en transgressant les normes assignées aux genres? «*Encore aujourd'hui, autant en Orient qu'en Occident, nous vivons dans un monde où le mâle alpha prédomine*, répond-il. *Les poèmes de Karthika Nair reflètent comment les femmes ont longtemps été, et sont toujours perçues, dans les sociétés orientales. Je pense que nous devons mesurer et examiner les dangers qui découlent des sociétés inégalitaires [imbalanced]. Mais on ne peut pas non plus prétendre que l'Occident soit complètement neutre. Bien sûr, il y a toujours pire ailleurs, mais je pense qu'Until the Lions présente une réflexion*

qui s'adresse à toutes les cultures. Partout, les inégalités entre les sexes sont profondément présentes et ancrées.»

Réputé pour ses talents de conteurs, Akram Khan conçoit la danse avant tout comme une manière de partager et de transmettre des histoires : *« Mon travail n'est jamais littéral, parfois assez abstrait. Il y a surtout une profondeur d'intention dans les gestes. J'essaie d'aller à l'essentiel, de capturer l'essence de cette histoire qui se résume à l'enlèvement, à la trahison et à la revanche de cette femme. »*

Composée à l'origine pour la scène circulaire du théâtre londonien Roundhouse, il lui a fallu aborder cette pièce à 36 degrés et sans coulisses: *«C'était un grand défi, mais aussi une façon idéale d'approcher la matière du Mahabharata en revenant aux sources d'une tradition ancienne, celle des théâtres antiques. Cela m'évoque aussi l'image d'individus regroupés en cercle autour du feu, endroit où se transmettaient les histoires.»* À Montréal, *Until the Lions* prendra place sur la scène de la Tohu, membre du Réseau 360°.

Le Devoir

UNTIL THE LIONS

*Chorégraphie: Akram Khan.
Avec Khan, Ching-Ying Chien
et Christine Joy Ritter. Présentée
par Danse Danse à la Tohu,
du 17 au 25 mars.*



JEAN LOUIS FERNANDEZ

À travers le kathak, danse traditionnelle de l'Inde, Akram Khan explore l'expression physique des genres.

WALL

SUITE DE LA PAGE E 1

frustrations de la génération de l'après-guerre (le même thème que *Tommy*, l'opéra rock du groupe The Who), en épisodes déclinés de la vie de Waters, réinventé en Pink le mal-aimé : histoire d'aliénation, de rejet, d'humiliation, de peurs fondamentales (« *Mother do you think they'll drop the bomb* »). Les méchants sont partout : à la maison, à l'école : « *Teachers leave the kids alone* », scande-t-on, tel un hymne à la dissension pour les ados de toutes générations, dans la chanson *Another Brick in the Wall, Part 2*. A chaque pas de l'existence, une brique de plus dans le mur. Existe-t-il une vie « *outside the wall* » ? Waters répond oui : le mur tombe, et le disque sous s'achève dans l'espoir pour chacun d'échapper à sa prison.

L'enregistrement fut également une épreuve, la fiction n'étant jamais loin de la réa-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Roger Waters a ravivé *The Wall* à maintes occasions, intégrant les pièces de résistance à chaque tournée.

lité: Waters menait l'affaire, à la fois victime et bourreau, et le claviériste Rick Wright fut congédié en cours de route (et devint... salarié!). Pink Floyd allait, c'est le cas de le dire, frapper un mur. Waters quitta finalement le groupe en 1985. Mais pas avant la brève et spectaculaire tournée de 1980

(où, pour la première fois sur scène, un mur fut littéralement construit brique par brique entre le groupe et le public). Et surtout, pas avant la transposition au cinéma.

The Wall, le film

Le réalisateur Alan Parker
et le dessinateur Gerald

Scarfe (qui avait créé les caricatures monstrueuses pour les séquences d'animation) élevèrent l'œuvre de Waters et Pink Floyd à son statut culte. Je me souviens encore à quel point, en 1982, nous sortions perturbés du cinéma, à quel point les animations nous faisaient comprendre comment une société peut dériver dans le fascisme, à quel point les images d'enfants tombant dans le hachoir à viande étaient marquantes. Autant les versions du double album demeuraient définitives (*The Wall*, c'est AUSSI le solo de guitare de David Gilmour dans *Comfortably Numb*), autant le film se gravait à vie dans les mémoires.

The Wall, après Pink Floyd

Difficile d'aller plus loin dans la métaphore, dans l'allégorie. C'est dans le vrai monde que *The Wall* devint une sorte de symbole universel de la quête de liberté. En juillet

1990, peu après le démantèlement du mur de Berlin, Waters et tout un tas d'invités prestigieux — Joni Mitchell, Van Morrison, Marianne Faithfull, Sinead O'Connor, bien d'autres — jouèrent *The Wall* pour 350 000 personnes amassées près de la porte de Brandebourg. C'est ce que Waters se propose de refaire près de la frontière américano-mexicaine. Avec d'autres invités.

S'étant approprié l'œuvre pour de bon, Roger Waters a ravivé *The Wall* à maintes occasions, intégrant les pièces de résistance à chaque tournée, et présentant *The Wall — Live* depuis 2010. Trois soirées au Centre Bell en témoignent, où des projections à grandeur d'amphi évoquaient les guerres de toutes époques, jusqu'aux attentats terroristes du nouveau millénaire, allant jusqu'à lier Hitler et George W. Bush dans le même portrait. Récemment, c'est « *Fuck Trump and his wall* » que l'on put lire sur le cochon gonflable

que l'on fait voler depuis la tournée de l'album *Animals*, celle qui s'arrêta au Stade olympique.

La pertinence du propos, comprend-on, n'a jamais été aussi grande. Et la nécessité de faire résonner *The Wall*, partout où l'on veut ériger des murs, de plus en plus impérieuse. Comment ne pas entendre ces mots dans toute leur impensable actualité? «*Mother should I build a wall / Mother should I run for president / Mother should I trust the government*»...

Le Devoir

ANOTHER BRICK IN THE WALL L'OPÉRA

*Paroles et musique
de Roger Waters
Version lyrique composée
par Julien Bilodeau
Conception et mise en scène
de Dominic Champagne
Par l'Opéra de Montréal
À la Salle Wilfrid-Pelletier,
du 11 au 27 mars*

Une présentation de SuperMusique en codiffusion avec DAME

I SOIR SEULEMENT À NE PAS MANQUER

... a visionary composer and passionate leader
— Ivana Ng, The New York City Jazz Record, 2015

Jean Derome

Résistances

première montréalaise

Ensemble SuperMusique
20 instrumentistes

Jeudi
16 mars 20h

Le Vivier au Gesù
1200, rue de Bleury Montréal
billetterie: 20\$ / 12\$
levivier.ca

SALLE BOURGIE

La Fondation Arte Musica
présente

16
17

HOMMAGE À YEHUDI MENUHIN

Mardi 21 mars – 19 h 30

Daniel Hope, violon
Vanessa Perez, piano

Œuvres de J. S. BACH, BARTÓK, ENESCO et MENDELSSOHN

Yehudi Menuhin est le plus grand violoniste du XX^e siècle selon la BBC. Son ami et protégé, le violoniste anglais Daniel Hope, célèbre avec émotion le 100^e anniversaire de naissance du grand maître qui a marqué le monde de la musique. — **Un concert à ne pas manquer.**

INTÉGRAL DES CANTATES DE BACH

Dimanche 26 mars – 14h

LE BANQUET CÉLESTE (France)

Damien Guillon, contrebasse

Maude Gratton, orgue

Cantates pour alto solo et orgue concertant
BWV 35, 54 et 170

Découvrez trois magnifiques cantates
écrites par J. S. Bach pour la voix d'alto
solo avec orgue concertant par l'excellent
ensemble français Le Banquet Céleste.

Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

M MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

FONDATION ARTE **MUSICA**

Présenté par

États transitoires

Traversées de frontières avec les expos de Marie-Claire Blais et d'Andréanne Godin

ÊTRE LA PORTE QUI S'OUVRE

Marie-Claire Blais
Galerie René Blouin,
jusqu'au 18 mars

POUSSIÈRE DE CRÉPUSCULE, OU DEVENIR JOUR

Andréanne Godin
Galerie Nicolas Robert,
jusqu'au 1^{er} avril
10, rue King, Montréal

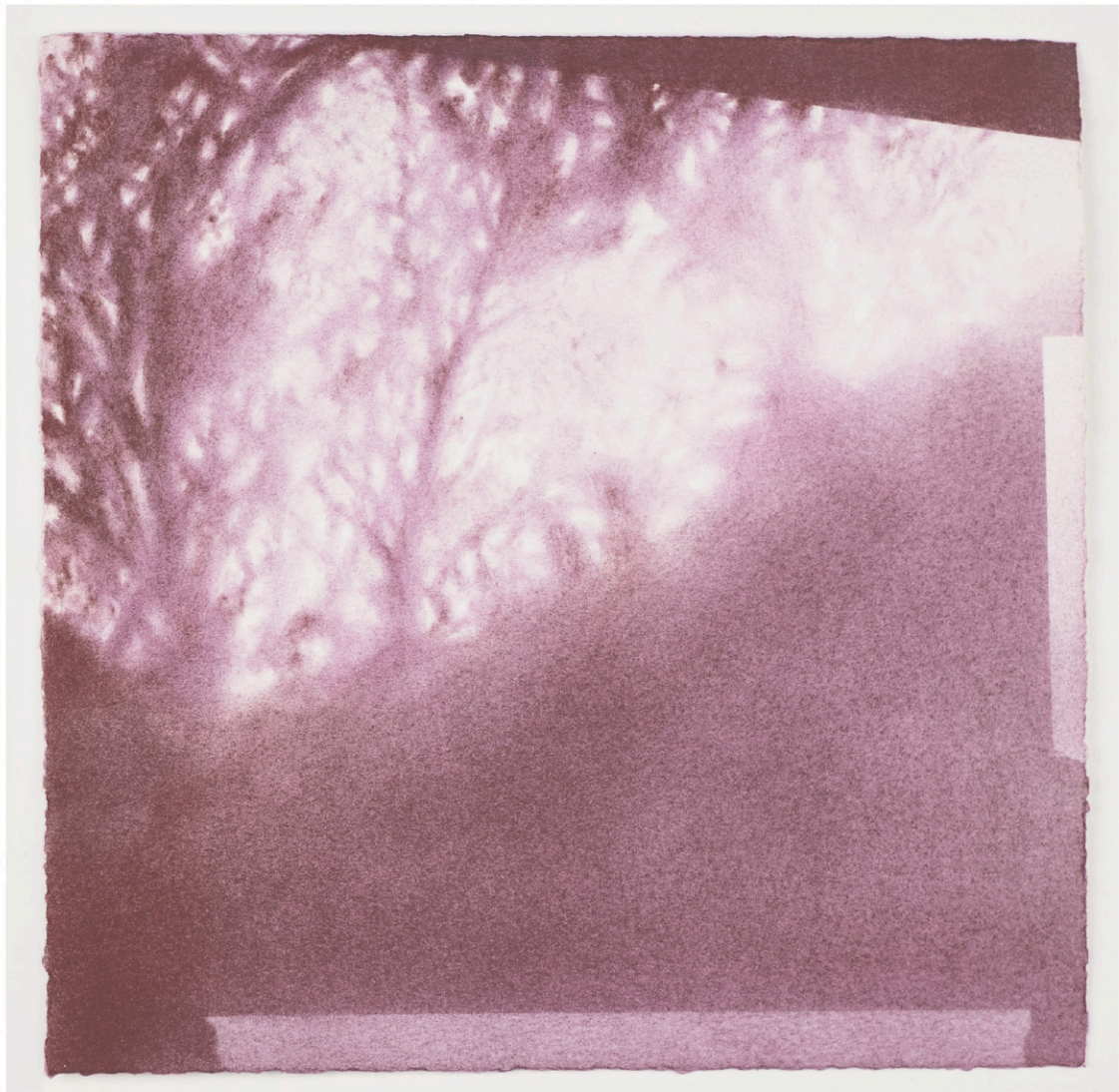
MARIE-ÈVE CHARRON

Dans les expositions de Marie-Claire Blais et d'Andréanne Godin se jouent, à différents égards, plusieurs traversées de frontières qui ravissent les sens et stimulent l'esprit. Alors que la première s'achève dans une semaine et que l'autre vient de s'amorcer, la concomitance, non préméditée, des deux expositions voisines vaut le détour.

Blais poursuit depuis quelques années un travail d'abstraction qui prend forme cette fois dans une série de toiles déclinant des motifs de trames aux couleurs contrastées et géométriquement découpées. Audacieuse, la palette se résume aux teintes de rouge et de bleu révélées dans une variété de tons subtils. Seuls ou réunis en diptyque, les tableaux ont été secrétés par un processus similaire à qui profite la répétition.

Les compositions découlent peut-être de patrons esquissés à l'ordinateur, mais elles reposent sur des manipulations artisanales maîtrisées, qui combinent des pochoirs en jute et des pigments vaporisés. Sur la trame blanche et serrée de la toile, s'organise le motif de cette autre trame bicolore, ajourée et floue par endroits, traçant des lignes de perspective. Des fibres ont été soustraites du tissu, défaisant le programme initial de la trame de jute, pour faire émerger des constructions nouvelles, produites par des couches superposées de pigment.

Dessiner, peindre et construire ainsi avec le tissu donne aux œuvres de grand format une parenté avec les vêtements et l'architecture, ou plus fondamentalement avec la façon dont le corps oc-



ANDRÉANNE GODIN

À l'aurore, Andréanne Godin

cupe l'espace, tissé avec ce qui l'entoure. Impossible de rester à distance devant ces surfaces aux propriétés immersives qui multiplient les effets de transparence, d'ouverture et de mouvement.

Le recours au textile dans leur genèse refuse en effet aux tableaux leur confinement au regard seul. Les sens tactile et haptique s'adjoignent virtuellement dans l'expérience, phénomène aussi observé dans la série présentée en 2015, *Tracé d'un clair-obscur*, où le jute se faisait sculpture et le plâtre, tableau.

Ici et là, dans les trousés suggérés, s'installent d'heureuses ambiguïtés et tensions dont les aspects ne sont pas que formels. Aboutie, la proposition évoque des espaces oscillant entre l'intimité et le public, le lointain et le proche, comme autant d'états

transitoires offerts à la matière et à l'esprit.

Andréanne Godin

Pour son association avec le voyage qu'elle rend possible dans la mémoire et les souvenirs, la promenade dans la nature est un motif récurrent dans la pratique d'Andréanne Godin. Elle le fait par ailleurs au moyen du dessin, qu'elle cherche aussi à déplacer, en le faisant sortir de ses frontières habituelles. L'exposition en cours confirme cette voie, et peut-être même, à la limite de l'abus, une stratégie assumée.

Aucun dessin, en effet, n'est pour ainsi dire à sa place. Pour l'un d'eux, le support papier s'avachit depuis un mât; pour un autre, il s'étend de guingois sur le squelette d'une table alors que celui qui est proprement encadré se tient en équilibre

dans le coin d'un mur. Ce qu'ils font voir réserve d'autres incongruités, qu'ils soient morceaux de nature ou fragments d'architecture: une roche flotte, un pan de mur refuse la verticalité ou l'illusion des reflets de la lumière s'évanouit contre l'opacité du support.

Même le graphite, que l'artiste emploie en poudre pour dessiner, s'incarne par endroits en sculptures miniatures. Leur titre en latin désigne le détail d'un peuplier ou d'un thuya, des figures incomplètes qui, il s'en faut peu, pourraient fournir la poussière devant représenter un jour en dessin d'autres de leurs congénères. L'incomplétude des figures tout comme les traces laissées par le ruban adhésif sur les surfaces rappellent que le sujet de ces dessins est presque avant tout le processus de leur exécution.

Cette logique sous-tend un autre ensemble de dessins dont les qualités sont époustouflantes. Le pigment violet, qui unit la série par une monochromie riche en nuances, en est principalement responsable. Les images font voir *Une promenade avec Pierre* tel un moment magique pendant lequel le regard s'est posé sur une nature rendue singulière par la lumière et les points de vue adoptés.

Godin transmet avec sensibilité une expérience qu'elle dit avoir vécue lors de sa résidence à la Josef and Anni Albers Foundation. Dans une forêt du Connecticut, le contexte qui a vu naître les œuvres de l'expo alimente certes des réminiscences personnelles, mais ne s'y limite pas, tant les dessins sont informés de références artistiques judicieusement décantées.

Collaboratrice
Le Devoir

À hauts risques

De l'art extrême, comme il existe du sport extrême

L'UTILITÉ DE L'INUTILITÉ

Steffie Bélanger
Maison des arts de Laval,
jusqu'au 23 avril
1395, boulevard de la Concorde

JÉRÔME DELGADO

Asurdes, totalement absurdes. Un brin ludiques, aussi, et peut-être audacieusement dangereuses, au point d'émettre des avertissements du genre «*risque de chute*». Les sculptures réunies à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval appellent à mettre de côté bien des principes. Elles sont l'œuvre de Steffie Bélanger, une jeune artiste avec du front tout le tour de la tête, diplômée en 2013 de l'Université Concordia et aujourd'hui étudiante à la maîtrise à l'UQAM.

Rationnels et sérieux, ou obsédés de sécurité, cette exposition n'est pas pour vous.

L'expo s'intitule *L'utilité de l'inutilité* et respire le même air que bien de mouvements contestataires, artistiques ou non. Moins exubérant, le cynisme de Steffie Bélanger peut paraître plutôt lisse aux côtés de Dada, des pataphysiques et autres fous philosophes. Or, c'est justement le côté soigné et propre de ce travail qui lui donne sa fraîcheur, sa déconcertante fraîcheur.

Les dix sculptures, toutes en bois, sauf une, se présentent comme des modules à expérimenter, ou comme des «*prêts-à-porter ou des prêts à performer*», selon la commissaire Manon Tourigny. L'art participatif de Steffie Bélanger n'a rien à voir toutefois avec la culture multimédia qui fait la norme aujourd'hui dans le monde des expositions dites interactives. Ses machines reposent sur un mécanisme tout simple, qu'elles prennent racine dans le mouvement, dans l'équilibre ou dans les deux à la fois.

Si le visiteur est appelé à l'occasion à se servir seulement de ses mains, dans la plupart des cas, c'est tout le corps qui doit s'engager. Ce n'est pas pour rien si la salle Alfred-Pellan a des airs de gymnase. Composé d'un haut tabouret, l'œuvre *Toi & moi, ça va nulle part* exige que l'on se plie en deux pour laisser les pieds et bras suspendus. «*Essayez de rester au moins deux*

minutes», dit le manuel d'instructions au sujet de cette «*position très inconfortable qui coupe le souffle*».

Prêt à dérailler?

L'utilité de l'inutilité puise son titre chez le philosophe italien Nuccio Ordine (*L'utilité de l'inutile*, Les Belles Lettres), un ouvrage critique de la productivité et de la rentabilité. Steffie Bélanger place l'expérimentation réelle et physique au cœur de sa résistance à la production de capital. Ça ne vient pas sans dangers.

Une machine peut dérailler, si on la fait aller trop vite. Une autre grincera, mais c'est voulu. Celle qui s'intitule *Mathémagie et Odeur de cèdre*, sur laquelle il faut coller le nez, est «*déconseillé[e] aux personnes qui détestent l'odeur de cèdre*».

Pleine d'humour, faussement moralisatrice, l'expo livre plus d'un constat sur une époque qui veut toujours aller trop vite, qui accepte mal les imperfections, qui est excessivement aseptisée. Celle qui ne tolère pas les excentricités... y compris les émanations, même de cèdre!

Sculptures pour un individu à la fois, excepté deux d'entre elles qui exigent de «*se trouver un partenaire*», les œuvres proposent une série d'actions, toutes aussi loufoques les unes que les autres. Si elles ne s'adressent pas à tout le monde — ceux qui mesurent au-delà de 1,70 mètres et les claustrophobes ne sont pas invités à entrer dans la boîte de *Cariatide*... —, le *modus operandi* est d'une grande simplicité.

Il suffit d'être prêt à jouer le jeu. Se laisser glisser à plat ventre sur un tapis roulant ou se déplacer couché sur une table à la solidité douteuse demande une grande volonté. C'est de l'art extrême, comme il existe du sport extrême. Si les deux sont d'une égale inutilité, pourquoi l'un serait-il moins acceptable que l'autre?

Des dessins instructifs, une vidéo démonstrative et la suggestion d'un parcours sont aussi présents sur les murs de la salle. Mais c'est le petit carnet rouge (clin d'œil aux «*Plus hautes instructions*» de Mao?) qui est l'outil indispensable à l'exposition. A noter, aussi, qu'il est fortement conseillé de se déchausser.

Collaborateur
Le Devoir



GUY L'HEUREUX

Cariatide: «*My Ovaries Told Me That I'm Ugly*», bois, 2014

MANIF
D'ART /8
LA BIENNALE
DE QUÉBEC

Jusqu'au 14 mai 2017

L'ART DE LA JOIE

Découvrez l'exposition centrale présentée au pavillon Pierre Lassonde du Musée national des beaux-arts du Québec. Des artistes d'ici et d'ailleurs vous en mettront plein la vue!

Cet hiver... venez célébrer l'Art de la joie au MNBAQ!

mnbaq.org

Réalisée en collaboration avec

M

B

A

N

Q

Musée national
des beaux-arts
du Québec

MANIF
D'ART

LA BIENNALE
DE QUÉBEC

Partenaires
culturels et
économiques
du Québec

COOPÉRATION FRANCE-QUÉBEC

Réalisée avec le soutien
du Service de Coopération et
d'Action Culturelle du Consulat
Général de France à Québec

DELTA

HOTELS
MARRIOTT
QUÉBEC

Faites-vous la saison belle !

Soyez au rendez-vous

le dimanche 26 mars à MONTRÉAL

pour les primeurs de l'été et de l'automne :
festivals de musique, expositions, circuits thématiques.

Les
beaux
détours

CIRCUITS
CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR



FILMS SÉVILLE

Liev Schreiber et Sean William Scott dans *Goon: le dernier des durs à cuire*

ENTREVUE

Gladiateurs sur glace

La suite de *Goon*, entre satire et assaut, remet en question la violence au hockey

FRANÇOIS LÉVESQUE

Sortie en 2011, la comédie *Goon: dur à cuire*, qui relate les péripéties de Doug Glatt, un bagarreur professionnel de ligue mineure de hockey, a connu un beau succès. Aussi simplet qu'attachant, Doug est de retour dans *Goon: le dernier des durs à cuire*. On l'y suit dans sa nouvelle situation matrimoniale à l'heure où son corps meurtri le force à contempler un avenir incertain. À la fois satire et assaut, le film ne fait pas dans la dentelle: tant sa violence que son humour, tous deux volontairement outrés, sont «rentre-dedans».

L'acteur Jay Baruchel, qui reprend son rôle de meilleur ami de Doug (Seann William Scott), a une fois de plus coécrit le scénario avec Jesse Chabot, signant en outre sa première réalisation. Ardent partisan des Canadiens de Montréal, il suit de près le débat au long cours sur la violence au hockey sans laquelle son film n'existerait pas.

«La bagarre: est-ce bien ou est-ce mal? Poser la question en ces termes, c'est trop simpliste. Ce débat ne peut pas être binaire. La réalité est plus complexe. Jesse et moi serions hypocrites de déclarer que nous trouvons que la violence au hockey, c'est mal, tout en proposant un film comme celui-ci. Mais par contre, ce serait complètement irresponsable de notre part de ne pas montrer les conséquences de cette violence. Nous nous sommes donc évertués à placer cet enjeu dans une zone grise. Vous êtes contre la violence? Vous allez trouver matière à vous conforter dans votre position. Même chose si, à l'inverse, vous estimez que la bagarre est incontournable.»

Comme le dit le personnage du coéquipier incarné par Marc-André Grondin: «Pour éviter l'extinction, une espèce doit évoluer.» La remarque pourrait s'appliquer aux bagarreurs professionnels. S'agit-il d'une espèce devant évoluer dans l'écosystème qu'est le hockey?

Rentre-dedans

Faut-il le préciser, ces considérations ne sauraient distraire du fait qu'on est en présence d'une

franche comédie. Entre vulgarité et absurdité, le film, qui fait fi de la rectitude politique, va très loin.

«C'est un fait méconnu, mais les Anglo-Canadiens sont ceux qui jurent le plus de tous les peuples anglophones. Je porte ça et j'assume ça, mais j'ai aussi comme influence la tradition comique britannique. Je me revois, à 8 ans, écouter Monty Python and the Holy Grail avec mes parents, et eux qui appuient sur pause toutes les cinq minutes pour m'expliquer à quoi tel gag fait allusion, pour quoi c'est drôle, etc.»

Déjà à cette époque, Jay Baruchel voulait réaliser des films, un rêve que ses parents, là encore, l'ont encouragé à poursuivre.

«Lorsque j'ai commencé à jouer à 12 ans, ma mère m'a expliqué qu'un plateau de tournage constituait la meilleure école de cinéma au monde. C'est dire que j'apprends ce métier depuis 23 ans.»

Un million de petites morts

La carrière d'acteur de Jay Baruchel va en l'occurrence très bien, notamment du côté d'Hollywood, avec célébrité assortie. Dès lors, on peut se demander pourquoi il a mis si longtemps avant de passer derrière la caméra.

«J'attendais le bon projet. Michael Dowse, qui a réalisé le premier *Goon*, devait réaliser le second. Jesse et moi avons écrit la suite dès 2012, pour lui. Mais le temps qu'on réunisse les capitaux et que la production se mette en branle, ça n'a plus été possible. C'est toujours comme ça: chaque film est un miracle, et la plupart des films meurent un million de petites morts avant de finalement voir le jour. Ça été le cas ici, et c'est parce que Seann et Marc-André m'ont encouragé et ont insisté que j'ai décidé de faire le saut. Je suis content d'avoir attendu, parce que, oui, c'était le bon projet.»

Le Devoir

Goon: le dernier des durs à cuire prend l'affiche le 17 mars.

Au pays des géants

En attendant Godzilla et Mothra, King Kong se fait éclater la gueule sur son île

KONG: SKULL ISLAND

★★1/2

Aventures de Jordan Vogt-Roberts. Avec Tom Hiddleston, Brie Larson, Samuel L. Jackson, John C. Reilly, John Goodman, Corey Hawkins, Toby Kebbell et Terry Notary. États-Unis, 2017, 118 minutes.

MANON DUMAIS

La technologie s'est prodigieusement améliorée depuis l'apparition de ce bon vieux *King Kong* en 1933. Hélas! On ne saurait en dire autant de l'imagination des bonzes de Hollywood. Bien qu'il ne soit pas un remake, comme l'imposant *King Kong* de Peter Jackson en 2005, mais plutôt un «reboot», ce film d'aventures campé en 1973 de Jordan Vogt-Roberts (*Les rois de l'été*) ne pêche pas par originalité. Et vous savez quoi? Trois ans après le *Godzilla* de Gareth Edwards, dont l'action se déroulait en 1999, *Kong: Skull Island* met la table pour *Godzilla: King of Monsters* (2019) et *Godzilla vs. Kong* (2020). Prière de ne pas quitter la salle avant le générique si vous voulez un avant-goût des prochains volets — où l'on rencontrera notamment Rodan, Mothra et King Ghidorah.

Plutôt que de suivre une équipe de cinéma sur une île inexplorée du Pacifique, *Kong: Skull Island* nous entraîne dans ce même endroit en compagnie cette fois d'une bande d'aventuriers formée de scientifiques (John Goodman, Corey Hawkins, etc.), de militaires (Samuel L. Jackson, Toby Kebbell, etc.), d'un explorateur (Tom Hiddleston) et d'une photographe (Brie Larson). À peine arrivés sur l'île, ils y découvriront que celle-ci est habitée par un gorille d'une trentaine de mètres appelé Kong par la population locale (Terry Notary). Ils y croiseront également un soldat ayant échoué en 1944 dans cet univers rappelant celui de *Parc jurassique* à la rencontre de *Platoon* (John C. Reilly).

Tandis que Goodman et Jackson font la gueule,



WARNER BROS

À peine arrivés sur l'île, les aventuriers apprennent qu'elle est habitée par un gorille haut d'une trentaine de mètres.

que Reilly fait le clown, que Hiddleston fait le beau, que Larson fait semblant de prendre des photos et trouve toujours l'accessoire parfait pour se sortir du pétrin, *Kong: Skull Island* illustre sans finesse que l'Homme est un indécrottable colonisateur. Entre les spectaculaires attaques de méchantes bêtes géantes — eh non, Kong ne vit pas seul sur cette île! —, les scénaristes en profitent pour truffier les dialogues, sommaires au demeurant, de quelques considérations écologiques.

Afin de rappeler à tout moment qu'on est bien dans les années 1970, on nous sert en vrac des succès de Jefferson Airplane, de CCR et de David Bowie. Évidemment, s'installe très tôt une tension sexuelle entre le séduisant explorateur et la photographe bien moulée dans sa camisolite. Enfin, à défaut de pouvoir s'extasier sur la complexité du récit, lequel est mené tambour battant, et la psychologie des personnages — ça vous étonne? —, on pourra se rabattre sur les effets spéciaux remarquables.

Collaboratrice
Le Devoir

Perdre le nord, et se retrouver

Dans *Iqaluit*, une femme explorée fait la lumière sur une cruelle vérité

IQALUIT

★★★1/2

Drame de Benoît Pilon. Avec Marie-Josée Croze, Natar Ungalaaq, François Papineau, Christine Tootoo. Québec, 2017, 102 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Il faut parfois perdre le nord pour mieux se retrouver. C'est, en substance, la démonstration établie par Benoît Pilon dans *Iqaluit*, plantant sa caméra au cœur d'un territoire qu'il connaît depuis longtemps et dont la fascination a inspiré quelques-uns de ses meilleurs films (*Ce qu'il faut pour vivre*, *Des nouvelles du Nord*).

Ce retour aux sources, après une échappée urbaine aux accents désespérés (*Décharge*), s'effectue au milieu d'un paysage plus lunaire que polaire, à une époque de l'année qui ressemble ni à l'été ni à l'hiver — du moins d'un point de vue de gens du Sud. Cet entre-deux en demi-teintes, accentué par l'architecture fonctionnelle de la capitale du Nunavut, décrit avec justesse l'état d'esprit de personnages empiétrés dans leurs contradictions, leurs démons intérieurs (ceux créés par les pensionnats autochtones et l'alcoolisme) et leur deuil (dont celui, le plus cruel, des illusions amoureuses).

Une sculpture représentant un chasseur inuit devient le fil d'Ariane de l'héroïne explorée, une femme élégante dont la présence en ces contrées constitue une anomalie. En fait, l'arrivée de Carmen (Marie-Josée Croze, émouvante sans jamais forcer la note) s'effectue au lendemain d'un accident impliquant son conjoint Gilles (François Papi-



FILMS SÉVILLE

Pas d'exotisme de pacotille pendant l'escapade qui se trouve au cœur du film de Benoît Pilon.

neau), un travailleur saisonnier dont le cœur semblait partagé entre son épouse et une jeune femme des environs, Ani (Christine Tootoo). À son arrivée, Carmen comprend que cette tragédie camoufle des trahisons, et sa détermination à remuer les pierres va secouer cette communauté tissée serré. Même Noah (Natar Ungalaaq), le meilleur ami de Gilles et véritable figure de sagesse, sera un allié aux silences pesants.

Présence de l'absence

Point d'exotisme de pacotille pendant cette escapade, si ce n'est un perpétuel sentiment d'étrangeté, la caméra se rangeant résolument du côté des «Blancs», observant à distance certains rituels, dont un festin autour d'un phoque éviscéré ou une pêche fructueuse devant laquelle Carmen n'éprouve qu'ennui. Le caractère si peu familier de cet environnement est accentué par d'éloquents transitions sonores entre musique pop et chants traditionnels, bruits assourdissants de ma-

chinerie et douces plages de tranquillité, celles d'un espace à l'horizon infini baigné aussi par la musique mélancolique de Robert M. Lepage.

Cette quête aux allures d'enquête apparaît vite comme une recherche plus délicate, le récit égrenant avec parcimonie des éléments troubles du passé du défunt. Ainsi, pas de révélations fracassantes, mais la construction subtile et patiente de la vie d'un absent dont la présence se fait partout sentir, et dont les choix, ou les égarements, ne seront pas sans conséquence pour ce petit monde situé loin du nôtre.

C'est de cela que parle *Iqaluit*, mais aussi de ces voyages forcés au fond de nous-mêmes, là où les découvertes sont parfois plus étranges que certaines coutumes, et plus déstabilisantes que les journées perpétuellement ensoleillées. Même si, comme l'illustre avec sensibilité Benoît Pilon, il est là aussi difficile d'y voir clair.

Collaborateur
Le Devoir

UN FILM À VOIR AVEC LE CŒUR

GAUMONT PRÉSENTE
ALIX VAILLOT
JEAN-STAN DU PAC
AVEC LA PARTICIPATION DE
CHARLES BERLING
ET
PASCAL ELBÉ

★★★★★
« VOILÀ UNE BELLE HISTOIRE, PÉTRIE D'HUMOUR ET DE TENDRESSE, UNE SORTIE IDÉALE POUR TOUTE LA FAMILLE »
FEMME ACTUELLE

UN FILM DE
MICHEL BOUJENAH

LE CŒUR EN BRAILLE

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE
CHIFFRE D'AFFAIREMENT QUARTIER LATIN 2016 (Semaine 5, 721-9000)
CINÉMA Beaubien 2016 (Semaine 5, 721-9000)
BOUCHERVILLE
LE TAPIS ROUGE
LE CLAP

PRÉSENTÉ PAR LE STUDIO GHIBLI
LES ARTISTES QUI VOUS ONT CHARMÉ AVEC PONYO, LE VENT SE LÈVE ET LE VOYAGE DE CHIHIRO.

★★★★★ « UN FILM PARFAIT... »
ÉLIE CASTEL - SÉQUENCES

★★★★★ « UN CHEF-D'ŒUVRE... »
MARION DUPUIS - LE DEVOIR

★★★★★ « MAGNIFIQUE... »
MARTIN DUBAC - CINOCINE.COM

★★★★★ « LE FILM À VOIR... MAGNIFIQUE. »
GRAVEL LE MATIN, CATHERINE VIRIBILI

★★★★★ « SÔMPTUEUX... »
MARC-ANDRÉ LEBLANC - LA PRESSE

★★★★★ « UN MIRACLE DE POÉSIE... »
PARIS MATCH

★★★★★ « PALPITANT... »
LE MONDE

LA TORTUE ROUGE

UN FILM DE MICHAEL DUDOK DE WIT

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE
CHIFFRE D'AFFAIREMENT QUARTIER LATIN 2016 (Semaine 5, 721-9000)
CINÉMA Beaubien 2016 (Semaine 5, 721-9000)
LE CLAP